

mon jeûne n'avait pas le droit d'être dirigé contre eux, mais que je devais les laisser libres de ne subir qu'une seule pression : celle de la grève des ouvriers. Mon jeûne n'avait pas pour raison d'être un manque de parole des patrons, mais bien la défaillance des ouvriers — défaillance à laquelle je me sentais associé, du fait que j'étais leur représentant. Auprès des patrons, je ne pouvais que plaider ; diriger contre eux mon jeûne, cela fût revenu à de la coercition. Pourtant, j'avais beau savoir que mon jeûne allait inévitablement devenir un instrument de pression sur eux — ce qu'il fut vraiment — j'avais le sentiment de n'y rien pouvoir. Mon devoir, en entreprenant ce jeûne, me semblait clairement tracé.

J'essayai de mettre les patrons à leur aise.

— Ne vous croyez nullement obligés de battre en retraite, leur dis-je.

Mais ils réservèrent à mes paroles un accueil glacial, et me lancèrent même quelques menus, mordants et discrets sarcasmes — et certes c'était parfaitement leur droit.

L'homme qui était surtout responsable de l'attitude inflexible des patrons à l'égard de la grève, c'était Sheth Ambâlâl. Sa résolution, sa volonté, sa sincérité limpide étaient extraordinaires et firent la conquête de mon cœur. C'était un plaisir que de lui livrer bataille. La position difficile dans laquelle mon jeûne mettait l'opposition — dont il était le chef — me blessait donc à vif. Sans compter que Sarlâdevi, la femme de Sheth Ambâlâl, avait pour moi le tendre attachement d'une sœur du même sang, et que l'angoisse que lui causait mon geste, m'était intolérable.

Anasouyâbehn et un certain nombre d'autres amis et d'ouvriers partagèrent mon jeûne, le premier jour. Mais, non sans difficultés, je parvins à les dissuader de continuer.

Le bénéfice net de tout cela fut que l'on vit naître de part et d'autre une atmosphère de bonne volonté. Les patrons furent touchés jusqu'au cœur, et se décidèrent à chercher un moyen de régler le conflit. La demeure d'Anasouyâbehn devint le lieu de réunion de leurs conférences. Sjt. Ânandshankar Dhrouva s'en mêla et se vit désigné comme arbitre. La grève prit fin — je n'avais jeûné que trois jours. Les patrons célébrèrent l'événement par une distribution de friandises aux ouvriers. Ainsi arriva-t-on à un règlement après vingt et un jours de grève.

Les patrons et le Commissaire étaient présents à la réunion publique que l'on tint pour fêter l'accord intervenu. Aux ouvriers des filatures, le Commissaire donna en l'occurrence le conseil suivant :

— Vous devriez faire un principe de toujours régler vos actions sur les conseils de Mr. Gandhi.

Presque aussitôt après ces événements, je dus entrer en lutte contre ce gentleman. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes, et il avait changé avec elles. Cette fois, il s'employa à conseiller aux Pâtîdârs (1) du Khera de ne pas suivre mes avis !

Je ne saurais conclure ce chapitre sans rapporter ici un incident, aussi amusant que pathétique. Cet incident se produisit à l'occasion de la distribution de friandises. Les patrons en avaient commandé d'énormes quantités, et c'était un problème que de savoir comment procéder à cette distribution entre des milliers de travailleurs. On décida que le mieux serait de la faire en plein air, au pied de ce même arbre sous lequel avait eu lieu la prestation de serment — et ce, d'autant qu'il eût été extrêmement incommode de rassembler tous les ouvriers d'un seul coup en un autre endroit.

Il allait de soi, pour moi, que des hommes qui avaient observé une stricte discipline durant vingt et un jours pleins, n'auraient aucun mal à demeurer debout, en bon ordre, pendant qu'on leur distribuerait les friandises, et n'iraient pas se ruer et se battre pour autant. Mais quand vint le moment de passer à exécution, toutes les méthodes de distribution que l'on tenta d'employer, échouèrent. Chaque fois, les rangs se rompaient, c'était le chaos, deux minutes après qu'avait commencé la distribution. Les chefs des ouvriers faisaient de leur mieux pour rétablir l'ordre, mais en vain. La confusion, l'écrasement de la foule, la mêlée devinrent tels, à la fin, qu'une bonne quantité de friandises se perdit, foulée aux pieds, et que l'on dût renoncer à la distribution en plein air. Non sans mal, nous parvînmes à ramener ce qu'il restait de friandises au bungalow de Sheth Ambâlâl, à Mirzzâpour. Le lendemain, l'on procéda tranquillement à la distribution sur le terrain attenant à ce bungalow.

(1) orig. *pâtîdâr* « possesseur d'une planche (de terre) ».